



PARENTS SÉRIEUX!

Sachez toujours trois choses sur vos enfants.

1° Où ils sont.

2° Avec qui ils sont.

3° Ce qu'ils font.

Dans la mesure où vous leur ferez suivre la vie du PATRONAGE, dans la même mesure vous aurez une réponse satisfaisante à ces trois questions.

« Tracts et Affiches Jeanne-d'Arc » (A. C. J. F.) — La Flèche (Sarthe).

LA NAISSANCE DES PATRONAGES CATHOLIQUES DANS LE DIOCESE DE BEAUVAIS

Anissa CHILLALI

Ces dernières années ont vu un regain d'intérêt pour l'histoire des patronages et plus généralement, pour les associations de jeunesse confessionnelles ou laïques ; sans doute est-ce un juste retournement des directions de recherche, défendu naguère par Gabriel le Bras : "Nous avons trop réservé aux sommets, Eglise et Etat, des recherches qui devaient être menées à la hauteur du village, à la vie religieuse et sociale de la masse des Français qui n'étaient ni Papes, ni Princes..."⁽¹⁾. C'est dans

une meilleure connaissance de la "foi réelle et vécue", que réside l'apport essentiel de l'histoire des patronages.

Comment peut-on définir le patronage catholique ? Yves-Marie Hilaire évoque la difficulté de l'exercice, "... parce que chaque expérience a une histoire complexe où les facteurs personnels tiennent une grande place..."⁽²⁾. Essayons cependant d'en esquisser les traits principaux. Le patronage catholique se présente comme une institution de persévérance qui se développe à partir du XIX^{ème} siècle sur une base

paroissiale, et qui perpétue dans l'instruction religieuse, le type de relation sociale auquel précisément, le terme fait référence ; à la protection sociale du "patron" envers l'ouvrier, se greffe ainsi celle de l'adulte envers l'enfant, l'importance de chacune de ces relations variant selon les époques⁽³⁾.

Avant d'aborder le vif du sujet qui n'est qu'un aspect de la vie religieuse du diocèse, il convient auparavant d'en brosser le cadre en donnant la parole à ceux qui sont chargés de la direction des fidèles.

* Cet article s'appuie sur un mémoire de maîtrise : Patronages et mouvements de jeunesse dans le diocèse de Beauvais, sous la direction de Mme Chaline.

1) POUR UNE APPROCHE RELIGIEUSE DU DIOCESE DE BEAUVAIS

On connaît la célèbre carte de la "France religieuse", élaborée à partir des travaux du chanoine Boulard, et qui établit une "géo-sociographie" en fonction de la pratique religieuse. Le département de l'Oise se démarque difficilement des zones claires de "pratique minoritaire"⁽⁴⁾ ; il s'intègre dans ce vaste couloir central où la pratique suit les rythmes "saisonniers" de la vie. Ce jugement énoncé après 1945, pourrait tout aussi bien s'appliquer au XIX^{ème} siècle. Les rapports paroissiaux sont en effet, emplis de lamentations sur la désaffection de l'Eglise. Les prêtres rendent responsables de cette situation pêle-mêle, l'état moral des habitants, l'organisation du travail et l'insuffisance de l'instruction religieuse.

1/ L'état moral

Une accusation revient souvent sous la plume des curés, c'est l'"immoralité" des paroissiens. En 1845, le curé de Crouy-en-Thelle dans le canton de Chambly, déplore la fréquentation de la danse et du cabaret⁽⁵⁾. En 1853, à Brunvillers dans le canton de Saint-Just-en-Chaussée, le curé accuse ici encore, le cabaret, la danse d'être les principaux obstacles à la pratique religieuse⁽⁶⁾. A la même époque, le curé-doyen d'Attichy observe non sans amertume, que "l'ignorance, l'indifférence, l'affaiblissement de la foi, la profanation du dimanche, l'abrutissement poussé jusqu'au ma-

térialisme sont malheureusement des faits trop certains parmi nous..."⁽⁷⁾. On pourrait multiplier à plaisir de telles citations, tout en rappelant cependant, que le rigorisme qui les inspire, caractérise un certain idéal religieux. La tiédeur de la pratique religieuse ne relève pas seulement de la "moralité" ; le travail industriel n'est-il pas aussi un facteur de déchristianisation ?

2/ le travail

Au lendemain de la Séparation, l'abbé Lefébure, curé de Maisoncelle-Thuilerie dans le canton de Froissy, évoque l'influence "néfaste" des patrons et des maîtres-boutonniers sur leurs ouvriers et leur famille, pour les dissuader de faire partie des confréries religieuses ou de donner au denier du culte⁽⁸⁾. Cette opposition patronale n'est évidemment pas étrangère au contexte politico-religieux. Mais le facteur économique si important soit-il, n'est cependant pas déterminant. Ne contribue-t-il pas plutôt à accentuer un phénomène de détachement progressif dont l'apparition reste difficile à cerner avec exactitude, et qui a pu être alimenté par les défaillances de l'enseignement religieux ? En 1886, le curé de Béthisy-Saint-Martin n'hésite pas à parler de "paganisme"⁽⁹⁾. Dès lors se pose le délicat problème de l'instruction religieuse.

3/ l'instruction religieuse

En 1824, l'évêque de Beauvais, Mgr de Lesquen, s'adresse en ces termes aux conseillers généraux de l'Oise : "Ce n'est pas à vous mes-

sieurs, qu'il est besoin de peindre l'ignorance, l'abandon et le mépris de la religion qui règnent dans presque toutes les parties de cet immense diocèse..."⁽¹⁰⁾. Le catéchisme devient naturellement dans ces conditions, l'un des soucis majeurs du clergé. A l'heure où le travail des enfants n'est pas encore réglementé, beaucoup d'entre eux vont travailler dans les fabriques situées souvent hors de leur commune et échappent ainsi presque totalement à l'encadrement religieux de la paroisse. Des prêtres se sont émus de cette situation et on attiré l'attention de Mgr Gignoux sur ce problème. L'évêque de Beauvais répond en publiant le 9 décembre 1864, une circulaire ; le premier article stipule ainsi, que les "enfants qui travaillent journellement dans des établissements industriels, seront instruits et catéchisés sur semaine par le curé de la paroisse où sont situés les établissements, quel que soit d'ailleurs le domicile de leur famille".

Cependant l'éducation religieuse nécessite aussi la collaboration des parents ; la mère n'est-elle pas en principe la première catéchiste de l'enfant ? Le rôle éducatif des parents en matière religieuse, est en tout cas rappelé avec toujours plus d'insistance par le clergé. Malheureusement, il semble que cette mission ne soit pas toujours accomplie; Mgr Gignoux le déplore : "Une cause d'affliction bien vive, écrit-il, c'est la mauvaise éducation de l'enfance. Ce mal est général, et nous pourrions presque dire universel. Il compromet et le présent et l'avenir, et l'autorité des parents et leur bonheur et leur éternité ! Sans doute les maisons d'éducation chrétienne diri-

gées par les ecclésiastiques et par les communautés religieuses sont florissantes ; des instituteurs et des institutrices laïques fort honorables s'efforcent de donner à l'enfance avec l'instruction, une éducation chrétienne... Mais la famille, la famille qui devrait être le sanctuaire de toutes les vertus, l'asile de la paix et du bonheur domestiques, la source des bons exemples et des salutaires enseignements, qu'est-elle devenue ?" (11) ; près d'un demi-siècle plus tard, on retrouve la même plainte sous la plume du curé-doyen de Chaumont : les habitants "ont également la déplorable habitude de ne pas initier les enfants dès le bas-âge à la connaissance de la religion, aux pratiques religieuses, comme à la prière, l'assistance à la Sainte-Messe. Il m'arrive souvent au catéchisme des enfants de dix ans qui n'ont jamais auparavant paru à l'église et qui ne savent ni A ni B en religion. Ils sont ignorants de toute prière et ne savent même pas se signer du signe de la Croix..." (12). Cette démission serait aggravée selon certains curés de paroisse, par la négligence et le laxisme dont font preuve de nombreux parents ; ainsi à Orrouy, les parents sont franchement accusés de "perversité" (13).

II) LA PERCEE DES PATRONAGES

L'éducation religieuse des enfants constitue donc l'une des grandes préoccupations du clergé. Mgr Gignoux s'est efforcé de systématiser l'organisation des catéchismes de persévérance dans le diocèse. Du catéchisme élaboré au patronage, il n'y a qu'un pas ; la

limite qui les sépare reste incertaine. Quand peut-on parler de patronage ? Vers 1860, le curé de Nointel dans le canton de Liancourt, réunit chez lui, tous les dimanches, les enfants pour "une lecture" (14). Ces réunions qui se font semble-t-il, en dehors du catéchisme, ne sont cependant pas celles d'un patronage. Il semblerait d'ailleurs que les autorités diocésaines sans ignorer la formule du patronage, n'éprouvent pas pour le moment, le besoin d'encourager son développement ; et de fait, les premiers patronages sont souvent liés à des initiatives privées.

1/ Les conférences de Saint-Vincent de Paul

Fondée à Paris en 1833 autour d'Emmanuel Bailly et de Frédéric Ozanam, la société de Saint-Vincent de Paul s'implante bientôt en province. Elle invite ses membres à se sanctifier par l'exercice de la charité. Le 25 novembre 1842, la conférence de Saint-Vincent de Paul organise sa première réunion dans l'Oise, à Beauvais. Son premier président est Eugène Ricard (15). D'autres conférences apparaissent peu après, à Senlis et à Compiègne en 1846, à Noyon en 1848, à Mouy et à Montataire l'année suivante. Outre la charité, les membres s'occupent des jeunes ouvriers.

En 1854, Edmond Fossier qui est employé de bureau et membre influent de la conférence de Saint-Vincent de Paul de la ville, fonde un patronage de Jeunes Apprentis (15). Trois ans plus tard, il en confie la direction à l'abbé Ducro-

quet et au père Boniface qui lui donnent une organisation et une discipline plus fermes. Les jeunes ouvriers sont en général, patronnés pendant trois ans ; durant cette période, ils bénéficient des avantages matériels de l'oeuvre. En contrepartie, ils s'engagent à assister à la messe spéciale du dimanche matin, à l'église Saint-Jacques ; le soir, dans le vieux couvent des Minimes qui abrite alors le patronage, le prêtre directeur donne une conférence religieuse (16). L'élite pieuse est dirigée vers l'Association du Sacré Coeur.

A l'autre extrémité de l'échelle sociale, les conférences de Saint-Vincent de Paul s'efforcent de susciter l'intérêt et la collaboration des jeunes. Mais si à l'origine les premiers dirigeants furent il est vrai, des étudiants, la moyenne d'âge des confrères ne cesse ensuite d'augmenter. Puisqu'on ne peut attirer les fils de la bourgeoisie dans les conférences traditionnelles, il faut donc créer des conférences au sein des établissements d'enseignement libre. En 1855, on annexe une conférence au Petit Séminaire Saint Lucien de Beauvais, l'année suivante au Petit Séminaire de Noyon et à l'institut agricole de Beauvais. En 1872, c'est au tour de l'institut Saint Vincent de Senlis ; quelques années plus tard, une autre conférence se constitue au collège Saint Esprit de Beauvais. Faute de statistiques, il est bien difficile de déterminer les effectifs de ces conférences (17).

En 1860, les conférences de Saint-Vincent de Paul atteignent leur apogée ; on en recense alors

Levozié

N° 15.



TROISIÈME ANNÉE

FÉVRIER 1905



La Gerbe

Compiégnoise

BULLETIN MENSUEL

de la Jeunesse Catholique de Compiègne et des environs



SOMMAIRE :

Encore un Effort..... G. CHAMPIER
Le Frère des Écoles chrétiennes G. ROLAND.
Jeanne d'Arc.
Communications diverses.

ABONNEMENTS :

Par An :

Pour les Jeunes Gens. 1 Fr.
Pour les Bienfaiteurs. 2 Fr.

On s'abonne, 9, rue des Pâtisiers, à Compiègne.

pas moins de dix-sept⁽¹⁸⁾. Elles rassemblent alors, trois-cent-quarante-six membres actifs et assurent la visite régulière de quatre-cent-cinq familles⁽¹⁹⁾.

Mais la publication de la circulation Persigny, le 16 octobre 1861, brise brutalement cet essor⁽²⁰⁾. Désormais elles ne sont tolérées qu'à la condition de ne plus avoir de relations avec leur conseil général central. En outre, elles perdent le contrôle des oeuvres annexes. Ainsi cette décision politique a pour conséquence inattendue, de placer les conférences isolées sous l'autorité de l'évêché. Mgr Gignoux confie à l'abbé Heu, vicaire général et ancien Supérieur du Grand Séminaire, la direction "spirituelle" des conférences du diocèse : "*Les confrères ont accueilli avec bonheur cette mesure qui rend plus intimes les liens qui les unissent à leur premier pasteur...*"; même si l'on peut émettre des doutes sur la sincérité de cette affirmation, la rapide reconstitution des conférences n'en reste pas moins indéniable.

2/ Les premiers patronages

- A Beauvais

D'autres catholiques se soucient de la "moralité" des jeunes ouvriers; nous allons prendre l'exemple de deux patronages beauvaisiens ; l'un est fondé par des prêtres, l'autre par des laïques.

Vers le milieu du XIX^{ème} siècle, Beauvais connaît un rapide développement industriel. L'abbé Althiaud, vicaire de la paroisse Saint Etienne, et l'abbé Claverie, aumônier du pensionnat des Frères, s'é-

meuvent de la situation de la jeunesse ouvrière, "*exposée sans protection, sans défense à toutes les séductions du vice, à la contagion des mauvais exemples...*". En août 1854, ils créent le Cercle de Jeunes Amis Chrétiens, en attendant l'arrêté préfectoral qui leur permettra de fonder légalement un patronage. Mais l'autorisation administrative se fait attendre et, jusqu'en 1866, l'oeuvre connaît une existence précaire. Reconnu enfin, le patronage des Apprentis et des Jeunes Ouvriers peut alors se développer. De 1866 à 1869, trois cents jeunes ont demandé leur inscription ; mais cent-vingt seulement ont effectivement reçu leur carte de titulaire, et sur ce nombre, deux tiers sont restés fidèles au patronage. La sélection qui caractérise bien d'autres patronages, s'explique certes par la grande mobilité des jeunes ; elle est aussi due à la conception que l'on a alors du patronage catholique ; il est considéré comme un moyen de préserver une piété préexistante, et non encore comme un moyen de reconversion et de reconquête catholique. C'est pourquoi l'abbé Tissot, son directeur, peut déclarer que l'oeuvre est "*l'une des plus vivantes, des plus actives et des plus fécondes en bons résultats à Beauvais*"⁽²¹⁾. Les Frères des Ecoles chrétiennes qui dirigent le patronage, essaient d'attirer l'attention des fils de la bourgeoisie beauvaisienne et d'obtenir leur collaboration. Dans le même temps, la municipalité regarde avec plus de bienveillance le développement des oeuvres à caractère social. La période de méfiance administrative

qui a coïncidé avec l'apparition du patronage, semble maintenant terminée. Il se crée un nouvel élan au sein du patronage, qui diversifie ses activités et prend bientôt l'aspect d'une oeuvre d'éducation populaire ; on fonde une bibliothèque, on organise des cours pour les adultes.... "*Ce fut sans doute pour Beauvais, un spectacle nouveau mais digne sans d'admiration, de voir des jeunes gens de condition transformés tout-à-coup en instituteurs de la jeunesse ouvrière, venir à nous dans la générosité de leur coeur, dans tout l'élan de leur charité et pendant des heures entières, captiver sous le charme de leur parole, notre jeune auditoire*"⁽²²⁾. Faire du patronage le lieu privilégié de rencontre entre les classes sociales, tel est le but recherché.

En 1871, Ferdinand Vuatrin fonde dans le sillage d'Armand de Melun, l'Oeuvre du Patronage Chrétien, destiné à arracher au "*mal et rendre à Jésus-Christ les âmes [des] jeunes apprentis...*"⁽²³⁾. L'oeuvre bénéficie du large soutien financier des notables de la ville ; on trouve parmi eux, les comtes et comtesses de Gaudechart, de Grasse, de Salis, la famille Ricard... Ici encore, ce sont les Frères des Ecoles chrétiennes qui sont chargés de la direction et de l'animation de l'oeuvre. Trente à quarante garçons de treize à dix-sept ans, fréquentent régulièrement le patronage. On trouve en réalité parmi eux, plus d'ouvriers travaillant dans les fabriques, que de véritables apprentis.

Comment s'organise la journée au patronage ? Le dimanche matin

à lieu à la cathédrale une messe spéciale pour les jeunes ouvriers ; le soir, ils se réunissent chez les Frères ; la première heure de la séance est habituellement consacrée aux jeux ; ensuite le directeur donne une instruction religieuse, dont la durée ne doit pas excéder vingt minutes : il ne faut surtout pas abuser de l'attention des jeunes auditeurs ; une conférence ou une lecture est alors la bienvenue ; enfin, la soirée se termine par la prière. Pour développer la fréquentation du patronage, on ne néglige pas les incitations plus matérielles ; l'assistance à la messe dominicale donne ainsi droit à quinze points ; la présence à la réunion du soir, à dix points... Tous ces points permettront d'acquérir des articles divers lors de la vente aux enchères trimestrielle. A la fin de l'année, on récompense les plus assidus en leur délivrant un livret de caisse d'épargne.

Contrairement aux autres patronages, il n'y a pas ici de limite d'âge ; on cherche à garder les jeunes ouvriers le plus longtemps possible ; cette orientation entraîne quelques modifications dans l'organisation du patronage ; en 1875, on décide ainsi de séparer les garçons : *"A dix-sept ans en effet, le caractère se modifie ; les goûts bruyants de l'enfance font place à des goûts plus sérieux et plus tranquilles..."*⁽²⁴⁾. Il faut s'adapter aux besoins des adolescents ; désormais dans le local des Frères, une salle de jeux et de lecture est réservée aux garçons de plus de quinze ans. C'est assurément l'une des premières spécialisations par âge d'un patronage

dans l'Oise. Les résultats ne se font pas attendre et dès 1881, le président peut annoncer aux membres honoraires : *"Nous avons la joie de retrouver à vingt, vingt-deux et vingt-trois ans nos anciens apprentis, maintenant ouvriers, quelques-uns même à la veille de devenir patron..."*⁽²⁵⁾.

- Dans le diocèse

D'autres patronages font leur apparition à la même époque. Mais faute de documents, leur existence nous demeure obscure⁽²⁶⁾. Signalons toutefois, les initiatives d'industriels catholiques. Ainsi à Ourscamps, une petite cité textile près de Noyon, le patronage fait partie d'un système d'encadrement paternaliste, qui comprend aussi une crèche, une salle d'asile et une école. En 1876 à Montataire, le directeur des Forges Berteaux s'associe avec l'abbé Blanchard pour fonder un patronage de garçons. L'industriel fait construire à ses frais un local. Le patronage accueille bientôt une trentaine d'enfants. Mais l'expérience audacieuse dans cette ville ouvrière, échoue.

3/ Les Cercles

- Les cercles catholiques d'ouvriers

Le cercle d'ouvriers n'est certes pas une oeuvre de jeunesse ; mais les ouvriers y sont en général admis dès l'âge de seize ans. Selon son principal fondateur Albert de Mun, il appartient naturellement à l'élite sociale d'*"exercer son patronage"* sur les ouvriers⁽²⁶⁾. L'oeuvre est une émanation du paternalisme chrétien. Fondée en 1871, elle s'im-

plante deux ans plus tard à Senlis. On trouve parmi les membres fondateurs : sept *"propriétaires"*, deux officiers en retraite, deux conseillers municipaux, un inspecteur des eaux et forêts, un juge, trois professeurs, un receveur des finances...⁽²⁷⁾. En 1876, un cercle est fondé à Beauvais par les *"grands noms du pays"*, parmi lesquels on peut citer le comte de Salis, le vicomte d'Hardivillers, les familles Ricard et Vuatrin... autant de personnes déjà engagées dans l'animation d'autres oeuvres catholiques. En 1889, l'abbé Pillon crée à son tour un cercle catholique d'ouvriers dans l'usine d'Ercuis, près de Neuilly-en-Thelle.

Dans cette oeuvre hiérarchisée, c'est le comité de patronage formé par les membres fondateurs, qui désigne le directeur du cercle. Le premier article des statuts du cercle de Beauvais insiste sur les objectifs de l'oeuvre : elle a pour but de *"créer un centre de réunion pour les ouvriers de bonne volonté qui désirent :*

- 1) *Sauvegarder leur foi et leurs moeurs,*
- 2) *Se procurer des délassements honnêtes,*
- 3) *Nouer et entretenir des amitiés chrétiennes,*
- 4) *Trouver des moyens d'instruction et des enseignements pratiques au point de vue de l'exercice de leur profession"*⁽²⁸⁾.

- Un cercle catholique de jeunes gens

En marge du *"mouvement des patronages"* selon l'expression de J. - B. Duroselle, apparaît vers 1865 à Noyon, l'un des premiers cercles de

jeunesse catholique de l'Oise. A son origine, on trouve l'abbé Lécot, vicaire à la cathédrale et ancien professeur de lettres au petit séminaire⁽²⁹⁾. C'est pour éloigner ses anciens élèves des "régions malsaines dans lesquelles se perd trop souvent la jeunesse d'aujourd'hui", qu'il décide de les réunir dans le cercle des Jeunes Amis⁽³⁰⁾. Les séances hebdomadaires sont consacrées à des exposés littéraires ou philosophiques ; l'aumônier donne ensuite une instruction religieuse. Le cercle est affilié à la société de secours mutuels de Saint François-Xavier de Noyon. C'est à bien des égards, un pépinière de directeurs d'oeuvres.

4/ Les premiers patronages féminins

Leur développement est parallèle à celui des patronages des jeunes apprentis. Ils obéissent au même souci de préservation morale. A leur origine, on trouve ici encore les congrégations religieuses et les Laïques catholiques.

- Les congrégations religieuses

A Beauvais, les Soeurs de Saint Joseph de Cluny fondent en 1852 avec l'appui de l'archiprêtre de la cathédrale, l'abbé Gellée, l'un des premiers patronages de filles du diocèse⁽³¹⁾. Le patronage Notre-Dame de Bon Conseil accueille surtout les élèves de l'école communale dirigée par les Religieuses. Quelques années plus tard, les Dames du Sacré Coeur créent un nouveau patronage à Beauvais à l'intention aussi de leurs élèves⁽³²⁾. Chaque année, les directrices ont coutume d'organiser une retraite qui ramène

"au bercail le petit troupeau, même les brebis quelque peu égarées"⁽³³⁾...

- Les laïques

Les congrégations religieuses ont vraisemblablement fondé d'autres patronages⁽³⁴⁾. Les laïques se sont aussi engagés dans la création de telles oeuvres. Ainsi à Compiègne, mme de Broïn, la présidente de la congrégation des Dames Enfants de Marie, organise en 1854 un patronage de jeunes apprenties. Il réunit d'abord quinze jeunes fille⁽³⁵⁾. Chacune d'entre elles est confiée à une tutrice chargée d'aller la visiter chez elle le dimanche, de prendre contact avec la maîtresse d'apprentissage. Tous les mois, les surveillantes bénévoles sont chargées de présenter un rapport sur leur protégée. Cette surveillance étroite dure en général trois ans. Après cette période, les filles deviennent des "patronnées libres". Elles peuvent aussi placer leurs économies à la caisse d'épargne du patronage...

Contrairement au patronage Saint-Jacques de Compiègne, le patronage Sainte-Adélaïde de Creil est créé en dehors des associations de piété. En 1860, mme Gion commence modestement par réunir trois filles⁽³⁶⁾.

- Les ouvroirs

Ce ne sont certes pas des patronages. Mais l'idée qui est à l'origine de certains d'entre eux, reste sensiblement la même ; il s'agit toujours de "préserver" la jeune fille ; et puisque la nécessité pousse la plupart d'entre elles à travailler dans les fabriques, pourquoi ne créerait-on pas alors

des lieux de travail "sains" ? Vers 1862 à Beauvais, l'abbé Thémé fonde les Ateliers et Ouvroirs de Saint Vincent de Paul⁽³⁷⁾. L'oeuvre se développe rapidement. Les jeunes filles accueillies jusqu'à l'âge de vingt-et-un ans, sont réparties dans trois ateliers : l'atelier des brosses, de la couture et du blanchissage. Les jeunes ouvrières sont en outre, invitées à faire partie de l'association des Enfants de Marie, "puissant stimulant pour la piété et la réformation du caractère"⁽³⁸⁾.

On s'est efforcé de suivre l'émergence des associations de jeunesse catholiques dans le diocèse de Beauvais. Que faut-il en retenir ? Jusqu'à la fin du Second Empire, le patronage se présente comme une institution de préservation "morale" destinée surtout à la jeunesse ouvrière. Il est le plus souvent organisé par les laïcs catholiques ou par des congrégations religieuses. Son rayonnement reste limité et ne dépasse par le cadre paroissial. Pour toutes ces raisons, le patronage de la première génération est d'abord un patronage urbain. Il est en effet, significatif de constater la rareté des patronages ruraux avant 1870. L'instauration de la République et l'adoption des lois laïques marquent un véritable tournant dans l'histoire des patronages. Ceux-ci désormais vont s'intégrer dans un vaste programme de reconquête catholique, où les initiatives privées céderont la place aux directives diocésaines.

Notes :

- (1) L'église et le village, Paris, 1976, p. 182.
- (2) Une chrétienne au XIX^{ème} siècle, la vie religieuse des populations du diocèse d'Arras (1840-1914), Lille, 1977, p. 639.
- (3) La première oeuvre de jeunesse (connue) apparaît en 1799 à Marseille.
- (4) F. Boulard, Y. M. Hilaire, G. Cholvy et J. Gadille, Matériaux pour l'histoire religieuse du peuple français (1800-1960), E.H.E.S.S., F.N.S.P., C.N.R.S., 1982-1987, t. I, II, IV.
- (5) A.D.O., 2 V 172.
- (6) A.D.O., 2 V 198.
- (7) A.D.O., 2 V 167, 1855.
- (8) A.D.B., compte-rendu du congrès cantonal de Froissy, 1909.
- (9) A.D.O., 2 V 177.
- (10) A.D.B., Papiers de Mgr de Lesquen, évêque de Beauvais de 1823 à 1825 ; lettre datée d'août 1824.
- (11) A.D.B., Lettre patronale sur l'"état du diocèse", 1867. Mgr Gignoux est évêque de Beauvais de 1842 à 1878.
- (12) A.D.B., compte-rendu du congrès cantonal de Chaumont, 1909.
- (13) A.D.O., 2 V 177, 1852.
- (14) A.D.O., 2 V 185.
- (15) A.D.B., Le bulletin religieux, 19 mars 1910, pp. 200-216.
- (16) Il faut distinguer les patronages des Apprentis affiliés à la Société de Saint-Vincent de Paul et l'Oeuvre des Apprentis dirigée par Armand de Melun.
- (17) La conférence du petit séminaire Saint Lucien regroupe en 1868, une trentaine de membres.
- (18) A.D.O., La foi picarde, 29 août 1868, p. 204.
- (19) A.D.B., le bulletin religieux, 8 juin 1912.
- (20) La circulaire s'inscrit dans un contexte politique marqué par la détérioration des relations entre les catholiques et le pouvoir, à la suite de l'intervention de Napoléon III en Italie. Il ne subsiste bientôt plus que cinq conférences.
- (21) A.D.O., La Foi picarde, 31 juillet 1869, p. 82.
- (22) A.D.O., Ibidem.
- (23) A.D.O., compte-rendu de la réunion générale des membres honoraires, 23 mai 1875, pp. 2-7.
- (24) A.D.O., Ibidem.
- (25) A.D.O., La Semaine religieuse, 18 décembre 1881, p. 227.
- (26) Pierrard Pierre, Les laïcs dans l'Eglise de France, Paris, 1988, p. 109.
- (27) A.D.O., série M.
- (28) A.D.O., Ibidem.
- (29) L'abbé Lécot est aussi le fondateur de la Foi picarde. Nommé évêque de Dijon, il devient ensuite archevêque de Bordeaux.
- (30) A.D.O., La Foi picarde, 16 mars 1867, p. 222.
- (31) B.F.C., compte-rendu du congrès des oeuvres de jeunesse féminine, 1907.
- (32) B.F.C., Ibidem.
- (33) B.F.C., Ibidem.
- (34) Par exemple, à Ravenel près de Saint-Just...
- (35) A.D.B., Le bulletin religieux, 18 février 1905, p. 115 ; à cette date, le patronage rassemble cinquante-neuf filles.
- (36) B.F.C., compte-rendu du congrès des oeuvres de jeunesse féminine, 1907.
- (37) B.M.B., Ibidem, 1909.
- (38) B.M.B., Ibidem.

Abréviations :

- A.D.B. : archives diocésaines de Beauvais
- A.D.O. : archives départementales de l'Oise
- B.F.C. : bibliothèque des Fontaines, Chantilly
- B.M.B. : bibliothèque municipale de Beauvais

